

Le bonheur auprès d'Allah ou de Khosroès?

Le faste du banquet perse dans les versets paradisiaques du Coran

Introduction

1 Le poète dépravé contre l'austère traditionniste

Du fond de sa taverne, Abu Nuwas, le célèbre poète libertin de l'époque abbasside, rêvait tout haut que Khosroès, le roi emblématique de l'ancienne Perse, ressuscite afin qu'il puisse devenir ainsi son compagnon de beuverie :

« Si l'âme de Khosroès entre à nouveau dans son corps, il me choisirait comme son compagnon favori. »¹

Il imaginait un idéal de comportement social, selon lui disparu depuis longtemps. Nous sommes plus éloignés que lui de Khosroès I^{er} ou II, mais la recherche historique permet d'en savoir plus que lui sur ce mode de vie.

Un siècle plus tard, dans un coin d'une *medresa*, Bukhari compilait le récit suivant :

« Abd er Rahman ibn Abu Layla rapporte qu'étant avec d'autres personnes chez Hunayfa, celui-ci ayant demandé à boire, un mage lui apporta une coupe en argent. A peine eut-il la coupe entre les mains que Huzayfa la lui lança en s'écriant :
-Je lui ai défendu plus d'une fois, et même plus de deux fois. »

Il poursuivait en intégrant le propos prophétique, dont les termes viennent du paradis coranique :

« Mais j'ai entendu le prophète dire :
-Ne portez pas des vêtements de soie, ni de brocart : ne buvez pas dans des vases d'or et d'argent ; ne mangez pas dans des plats de ces métaux. Ce sont là des choses infidèles dans ce monde ; nous, nous les aurons dans l'autre monde. »²

Alors le souvenir des Sassanides commençait à s'estomper, la *Sunna* conservait intact le rapport entre la Perse et le paradis, et le point de contact (ou de conflit) pouvait être matérialisé par la vaisselle et les costumes.

2 Le dernier bastion de Dionysos

Pour bien se figurer le transfert qui va avoir lieu, le mieux est de rappeler le contexte, de part et d'autre de l'Euphrate. D'un côté, il y avait un empire puissant, une terre fertile, une population nombreuse et laborieuse³, une société dont l'élite aristocratique était prospère et cultivée, qui pratique une sorte d'hédonisme institutionnalisé, qui en répandait le modèle par tous les moyens. De l'autre côté, juste à côté, se trouvait une immense étendue quasi déserte, sans Etat fixe, une population chétive à l'austère survie. Contre toute attente, le document que nous étudions, le Coran, proviendrait de la zone vide, et non, comme tous les textes fondateurs depuis des millénaires, du Croissant Fertile. La disproportion est bien sûr sidérante, la confrontation est inévitable et la construction du paradis en est la conséquence.

¹ Abu Nuwas, *Diwan*, A. Abd al Majid al Ghazali (ed.), Beyrouth, 1966, p. 448 ; cité dans M. Shakib, *The Influence of persian Culture during the early abbasid Times : a Study of Abu Nuwas Poetry*, (Ph. D.) Washington, 1982, p. 143. Je remercie R. Hoyland pour ses encouragements initiaux dans cette voie, et L. Tourtzevitch pour les traductions du russe.

² Boukhari, *Sahih* 70/29. Cf. N. Rustomji, *The Garden and the Fire. Heaven and Hell in islamic Culture*, New York, 2009, p. 53 : « Silver vessels were identified as the ware of idolatry : it is the zoroastrian who was linked with the use of silver vessel. » Il est inutile pour le sujet de faire davantage appel à la *Sunna*, qui n'est pas très prolifique sur le sujet, et qui s'y consacre surtout à partir du IX^{ème} siècle, cf. A. al Azmeh, « Rhetoric for the senses : a consideration of muslim paradise narratives », *Journal of Arabic Literature* 26/1995, p. 218 ; sur les images construites à partir de la *Sunna*, cf. S. Tamari, *Iconotextual Studies in the Muslim Vision of Paradise*, Wiesbaden, 1999, lequel n'inclut pas d'analyse coranique.

³ La vaisselle métallique est à coup sûr l'expression d'un groupe social favorisé (et de ceux moins favorisés qui cherchent à l'imiter). Mais la période sassanide est pour tous une phase d'expansion, comme l'ont prouvé les études sur l'occupation humaine de la Mésopotamie, cf. R. Mc C. Adams, *Land behind Baghdad*, Chicago, 1965, p. 69-83.

Nostalgie d'un côté, rejet de l'autre, à l'égard de la Perse ancienne : une attitude double et commune (fascination-répulsion), qui marque les premiers siècles musulmans. Cette étude propose de remonter à l'origine de ce phénomène culturel, à partir d'un point unique, l'élaboration du système paradisiaque dans le Coran, à mi-chemin entre l'inspiration prophétique et les réalités festives des Perses sassanides. Car oui, très tôt⁴, la rencontre entre l'Iran et l'islam s'est effectuée, mais par l'imaginaire et l'invention du paradis⁵. A ce moment-là, la composition des versets s'est effectuée, me semble-t-il, sous l'influence majeure (mais non exclusive) des modèles culturels et sociaux du puissant voisin, en Mésopotamie, sur le plateau iranien et au-delà, autour des VI et VII^{èmes} siècles. Le thème central à partir duquel l'idée du paradis se construit est certainement l'institution du banquet, une cérémonie sociale millénaire, sociale, économique, politique et religieuse à la fois, non pas religieuse d'une religion officielle, mais d'une religiosité parallèle, si populaire, si persistante aussi qu'elle tient le rang d'idéologie dionysiaque (plus qu'étroitement bacchique)⁶. C'est ainsi qu'à partir d'un hédonisme institutionnel, officiel, organisé que Dionysos fait irruption dans le sujet. Plus qu'une religion au sens strict, il s'agit à ce moment d'un principe de vie, d'un état d'esprit, d'un prétexte pour un rituel convivial et un immense thème d'inspiration artistique⁷. En effet, le mazdéisme ne possède aucun dieu qui corresponde à cette figure complexe issue du monde gréco-romain, alors que cette même doctrine promeut le plaisir, la joie, voire l'ivresse comme des valeurs et attitudes positives⁸. Il y avait donc de la place pour une entité annexe sans que cela pose jamais de difficultés au rigide clergé officiel⁹. Là, au sein de l'empire sassanide, les derniers vestiges du «culte» dionysiaque persistent durant des siècles, et même se transmettent sous forme de comportement aristocratique dans les sociétés musulmanes. Le contraste est plus que saisissant quand les yeux se tournent vers la production contemporaine, mais byzantine et chrétienne, en deçà de l'Euphrate : des objets sèchement ecclésiastiques et liturgiques¹⁰. Là, Dionysos a vécu, et quelques vignes pétrifiées sèchent sur des sarcophages.

3 Le banquet et sa vaisselle

Afin d'étudier ce phénomène complexe de l'influence perse dans la construction du paradis coranique, il fallait prendre le parti de considérer ces versets comme séparés du reste du corpus et comme la description fragmentée d'un banquet idéal, mais terrestre à l'origine. L'entreprise est facilitée par le fait que dans le texte, les versets paradisiaques constituent un ensemble bien délimité, et très cohérent dans sa forme¹¹.

Ensuite, pour alimenter cette thèse d'éléments convaincants, je voudrais présenter ce que pouvait être un banquet type en Iran sassanide, au moment même où le Coran s'assemblait, en sélectionnant quelques documents très évocateurs.

Après cette présentation générale, afin d'insister sur ce que l'étude de la culture matérielle peut apporter à la question coranique, l'accent sera mis sur ce qui est une production majeure de cette époque : les récipients luxueux et récréatifs, qui servent aux banquets et qui les montrent en même temps. Ils sont à la fois pratiques et symboliques, sont des supports iconographiques, et tout autant des vecteurs efficaces de cette idéologie dionysiaque. Seront abordés la production en général, puis les formes et matériaux connus, pour qu'à la fin, le lecteur puisse confronter ces données avec la vaisselle que le Coran mentionne, à partir d'une analyse interne du texte.

Pour illustrer l'officieuse mais massive présence de Dionysos, il suffira d'évoquer, outre les innombrables images de vignes et de raisin, trois œuvres exceptionnelles, trois plateaux d'argent, ont été fondus, gravés, dorés, sur une large période (au début, à la fin et peu après l'empire sassanide). Elles représentent le même thème et proviennent du même archétype : Dionysos sur son char, entouré de son cortège¹².

D'autres objets ont aussi le dieu lui-même pour sujet : une bouteille¹³ et pour le reste, ce sont ses acolytes féminines qui s'affichent, bacchantes et ménades. Si la littérature religieuse de ces temps-là transmet des messages rigoristes, les images créées tiennent d'autres discours pour d'autres publics.

Le point à retenir d'abord est qu'ils ont été créés à la même époque que le Coran, dans une région voisine, et en apparence, le contraste est immense entre les deux idéologies qui ont décidé de leurs créations. Mais il se peut que justement, dans la composition des versets paradisiaques, elles se rencontrent, à travers le banquet¹⁴.

1

La promesse des versets

⁴ La reconstitution chronologique se fonde avant tout sur l'étude de J. Horowitz, *Das Koranische Paradies*, Jérusalem, 1923 p. 3-4.

⁵ La construction de l'enfer mériterait aussi d'être explorée, dans la même direction.

⁶ Cf. P. Linant de Bellefonds C. Augé 1986. « Dionysos in peripheria orientali », *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae*, p. 514-531.

⁷ Ceci contraste avec l'absence complète d'art lié au mazdéisme : l'espace est libéré pour d'autres thèmes, même étrangers.

⁸ Cf. E. Pirard (trad.), *Eloge mazdéen de l'ivresse*, Paris, 2004 ; pour les fêtes mazdéennes et leurs réjouissances assumées jusqu'au XX^{ème} siècle, cf. le témoignage de M. Boyce, *A Persian Stronghold of Zoroastrianism Ethnographic records of a year spent with Zoroastrians of Sharif Abad Yazd*, Oxford, 1977.

⁹ A comparer avec le rejet romain des Bacchanales en 186 avant N.-E. et la surveillance étatique du culte dionysiaque, suivie d'une méfiance permanente.

¹⁰ Cf. les trésors syriens publiés par C. Diehl, «L'école artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne, *Syria* 2/1921 ; id. « Un nouveau trésor d'argenterie syrienne », id. 7/1926 ; id. « Argenteries syriennes », id. 11/1930. Il serait bon de comparer les comportements sassanides et byzantins sur le rapport au vin. A Byzance, la consommation de vin est considérable (par exemple dans les monastères), mais elle ne produit pas de thème artistique majeur. La raison est simple : là, tout le monde boit, y compris le bas-peuple, tandis qu'en Perse, le vin est un marqueur social.

¹¹ Les raffinements et les écarts, les appogiatures concernent l'extérieur de la scène ; là se remarquent les différentes strates d'inspiration, étudiées par J. Horowitz, id. p. 3-4.

¹² Etude approfondie par M. Moussavi Kouhpar, T. Taylor, « A Metamorphosis in Sasanian Silverwork: the Triumph of Dionysos? », D. Kennet, P. Luft (ed.), *Current Research in Sasanian Archaeology, Art and History*, Oxford, 2008, p.127-131.

¹³ Cf. R. Ettinghausen, dans la synthèse la plus complète sur le sujet, *From Byzantium to Sasanian Iran and the Islamic World: Three Modes of Artistic Influence*, Leiden, 1972, chap. I ('Dionysiac motifs'), p. 3-10.

¹⁴ Il y a eu peu d'études synthétiques sur la conception coranique du paradis, et le chercheur doit encore s'appuyer sur l'ouvrage de J. Horowitz déjà cité, qui déjà indiquait les pistes à suivre ; il doit être complété par des articles récents. Sur la voie de l'influence par la Perse, seul S. Shaked, à ma connaissance, s'est aventuré, quand il évoquait le vocabulaire du mobilier paradisiaque en le reliant par l'étymologie aux banquettes et aux coussins précieux des nobles et rois sassanides, cf. S. Shaked, *From zoroastrianism to islam*, Aldershot, 1995, p.77-9 (« Sasanian and Arabic cushions »).

1 Le miroir d'un banquet terrestre plutôt réussi

Ceux qui se souviennent du début de la *République* de Platon, ou de son fameux *Banquet*, savent à quel point organiser un banquet, dans des sociétés anciennes, est une affaire sérieuse et difficile¹⁵. Il faut choisir le lieu et l'hôte, désigner le chef, sélectionner les participants, indiquer les places de chacun, fournir le vin, trouver des sujets de conversation, décider du degré d'alcool consommé, contrôler le personnel, éviter les querelles, calmer les excès, veiller à l'hygiène. Rien ne garantissait le succès de la réunion. On gardait le souvenir des banquets réussis, on oubliait les banquets médiocres, et peut-être même idéalisait-on les banquets d'autrefois.

Le parti-pris que je suis est celui-ci : considérer les informations que donne le Coran sur la promesse du paradis pour les morts comme la reproduction d'une réunion festive sur terre et pour les vivants, un festin vraiment très réussi, et pour tout dire, idéal. Il est aussi l'inverse absolu d'une réalité vécue sur le territoire de l'Arabie, dure réalité, considérée comme abominable et déplorable¹⁶.

Les fragments coraniques sur le sujet sont assez cohérents, relativement clairs et descriptifs, très graphiques, dans le sens où ils donnent à voir, ce qui les rend si efficaces.

2 Proposition de scénario

Voici le tableau synthétique, imaginé en expérimentation, mais en même temps conçu de la manière la plus objective, en écartant les données incertaines ou erratiques¹⁷.

Le lieu choisi est un jardin propre, dont l'odeur est agréable, situé à l'extérieur, convoité par les autres mais qui leur est réservé, et des gardes les laissent entrer, avec un salut. L'endroit est loin du bruit, au climat tempéré, toujours ombragé par des arbres au feuillage épais, plantés régulièrement. Il y a des arbres fruitiers et des vignes, des sources potables et des ruisseaux à l'eau rapide tout près.

Des hommes sélectionnés sont réunis pour leur plaisir et leur repos, en récompense de leurs efforts dans des conditions difficiles. On leur dira qu'ils ont obtenu cet honneur mérité de la part de leur maître, lequel se déclare satisfait de leurs actions, depuis l'endroit proche où il se trouve. Il promet que ses partisans pourront rester aussi longtemps qu'ils le veulent dans ce contexte de majesté royale, et leur offre d'autres jardins à occuper autant qu'ils le souhaitent.

Le site de la réunion a été transformé pour améliorer le confort : des couches sont installées, alignées en parallèle, des coussins verts sont rangés, des tapis sont étalés par terre et en hauteur.

Les invités sont vêtus de soie et de couleur verte, aux bras ornés de bracelets d'argent, d'or et de perles. Souriants, ils sont allongés et accoudés aux coussins, les uns à côté des autres, face à face dans une ambiance sereine. Ils s'occupent en mangeant et ensuite en buvant avec des coupes toujours pleines. Devant eux se trouvent des aliments qui leur plaisent et des jarres de vin : d'abord ils mangent de la volaille, puis pour les récompenser des fruits variés, entiers et consacrés qui sont servis à volonté, dont certains encore sur les arbres sont si bas qu'ils peuvent se cueillir. Recevoir un fruit en récompense les pousse à exprimer sans doute de la reconnaissance.

Le vin pourra être pur, mêlé d'eau ou aromatisé par du gingembre, du camphre. Il est aussi servi et consommé à volonté, mais ne provoque ni céphalée, ni ivresse.

Ils communiquent avec leurs voisins en se passant des coupes, en se parlant et en se posant des questions, en exprimant des propos apaisants. Ils n'éprouvent aucun ressentiment entre eux mais se moquent de ceux qui ne sont pas comme eux, et regardent distraitement autour d'eux. Jamais il n'y a de bavardage inutile ou d'incitation à la débauche, malgré leurs désirs.

Le service est accompli par des jeunes hommes à l'allure agréable qui se déplacent entre les couches pour leur fournir les boissons et les mets, en portant des vases, aiguières et coupes ou bols.

Les invités ont aussi reçu en récompense des compagnes belles et vierges, élégantes et jeunes, aux poitrines fermes, aux grands yeux. Gardées dans un endroit protégé, elles s'installent à côté des invités sur les banquettes, silencieuses.

Ce paradis si mondain que la polémique chrétienne a toujours attaqué¹⁸, même, ce paradis sans dieu, gagne à être considéré avec neutralité, comme une transfiguration d'une structure millénaire du Proche-Orient.

3 La piste de l'étymologie

Etablir une petite liste est indispensable, qui recense la petite accumulation de termes non-arabes dans ces passages¹⁹, puisqu'il se trouve que les extraits paradisiaques concentrent en leur contenu presque tous les mots persans.

Le premier mot qui vient à l'esprit est bien entendu le nom générique, qui a donné le mot Paradis dans de nombreuses langues modernes : *firdaws*²⁰. Les autres dénominations sont en arabe ou autres langues sémitiques. Firdaws se distingue par son isolement. Comme nous le verrons par la suite à travers l'iconographie des plats d'argent, le mot *firdaws* est venu mais depuis longtemps il a perdu dans le transfert son véritable sens, qui n'est plus celui de jardin : le *paridæza* est à l'origine « l'enclos », et jusqu'à la période sassanide, il est essentiellement le parc de chasse du souverain et des nobles. Les bas-reliefs de Taq-i Bostan en sont la plus belle illustration.

¹⁵ La fin de l'Antiquité a livré sur le sujet une véritable encyclopédie, *les Deipnosophistes*, rédigées par Athénée de Naucratis, qui est exhaustive sur ces questions et qui insiste sur la tradition perse du banquet (édition complète par S. D. Olson dans la *Loeb Classical Library* 20007-12).

¹⁶ S. Wild, « Lost in philology ? The virgins of Paradise and the Luxenberg hypothesis », A. Neuwirth (ed.), *The Qur'an in context*, Leiden, 2011, p. 625.

¹⁷ Reconstitution à partir des données de 88/8-16, 52/17-25, 56/10-37, 56/87-88, 69/21-24, 77/41-43, 78/31-36, 55/46-62, 70/35, 76/12-21, 83/22-35, 85/11, 37/40-49, 16/33, 39/21, 35/29, 13/35, 2/23, 47/16-17, 22/23, 10/27, 7/40-41, 61/12 a-b, 4/60, 9/21-22, 18/30, 36/55-57, 76/5-6. Par exemple, il est difficile de concilier le tableau bucolique du jardin avec la mention répétée de « salles » paradisiaques (*gurfata*) en 25/75, la présence des fleuves, etc...

¹⁸ Cf. N. Daniel, *Islam and the West, Making of an Image*, Oxford, 1993 (réed.), p. 172-6 et les textes dans R. Hoyland, *Seeing Islam as Others saw it*, Princeton, 1997, p. 229, 404-5.

¹⁹ Cf. M. Radscheit, « The iconography of the Qur'an », S. Szyska, F. Pannewick (eds.), *Crossings and Passages in Genre and Culture*, Wiesbaden, 2003, p.175, n. 46.

²⁰ A. Jeffery, *The Foreign Vocabulary of the Qur'an*, Baroda, 1938 (réed. Leiden, 2007) p. 223-4 ; M. Carter, « Foreign vocabulary », A. Rippin, (éd.), *The Blackwell Companion to the Qur'an*, Leiden, 2007 p. 127.

Dans la description du lieu, un autre terme vient renforcer la part persane : *rauda*, la plaine humide, fertile, qui convient bien à la Mésopotamie du point de vue du nomade²¹.

Le personnel du paradis est aussi lié au persan. Concernant les fameuses huris, l'étymologie est toujours un champ de bataille. Si l'origine est persane (en pehlevi, *hurust* « belles »)²², puisqu'ainsi sont désignées les demoiselles paradisiaques dans le traité eschatologique de l'Arda Viraz. Mais si elle est sémitique, la terminaison en -i est une tentative pour donner au mot une apparence et une sonorité persane²³.

Du côté du mobilier, la part persane est dominante : *ara'ik*, pour les couches²⁴, *istabraq* pour le brocard de soie²⁵, peut-être *zarabi* pour les tapis épais²⁶, *abqari* pour d'autres types de tapis²⁷, *namariq*, « coussins »²⁸. Quant aux récipients, elle n'est représentée que par *ibriq*, le « verseur d'eau »²⁹. Il reste des incertitudes concernant le verre.

La dénomination des épices fait encore la part belle au persan, qui peut aussi être le véhicule du sanskrit. Ainsi, on parle de *kafur*, « camphre »³⁰, *misk*, « musc »³¹, *zanjabil*, « gingembre »³². Le vocabulaire lié au vin est issu surtout du syriaque, du fait de son usage liturgique par les chrétiens, et du contrôle de ceux-ci sur ce commerce³³.

La rédaction du texte a fait le choix délibéré des termes étrangers, exotiques, et parmi eux persans³⁴ concentrés dans certains versets pour augmenter leur puissance évocatrice. M. Carter conclut, sans toutefois nommer la Perse :

« These terms hint at an acquaintance with higher political systems and a degree of luxury. »³⁵

2

Persian Way of Life

Voici quelques documents peu connus, rarement exploités, très différents les uns les autres, qui sont autant d'illustrations du phénomène du banquet sassanide. Ils permettent d'avoir un aperçu des normes et des mœurs de cette région géographiquement si proche de l'Arabie et si éloignée par le faste qu'elle étale, et dont la société est finalement mieux connue qu'on le croit souvent. Ainsi l'on découvrira un tableau assez cohérent de l'hédonisme perse au VI et VII^{èmes} siècles, une inévitable référence pour les rédacteurs coraniques. Il sera assez facile de comparer les éléments présentés ici et le tableau synthétique qui a été dépeint du banquet coranique. L'institution centrale reste le banquet, legs millénaire en Orient³⁶, qui correspond à un mot difficile à traduire, le *bazm*, divertissement ritualisé, à libations répétées et à musique, venant de la cour, mais se diffusant, et subsistant à l'époque islamique³⁷.

1 la salle de banquet de la maison noble de Hajiabad

Quelques salles de banquet sont connus pour la période sassanide, qui sont situées dans des palais majeurs, les sites royaux. L'intérêt du cas d'Hajiabad est la petite dimension de l'ensemble et de la salle de banquet qui s'y trouve³⁸. La résidence était la demeure d'un seigneur ou d'un gouverneur du sud du Fars. Outre la découverte de reliefs en stuc, dont des femmes et des enfants nus, c'est la salle 208 qui retient l'attention, car elle présente le cadre d'un banquet habituel de la société noble : sept à douze participants³⁹, dans un espace confiné (6,50 sur 4 m.). La disposition des lieux est la suivante : le long des murs, cinq banquettes, qui sont en fait des plateformes de 1,60-1,70 m. de long, délimitée par un rebord. Dans ce creux, on devait installer un matelas et des coussins. Entre chaque banquette se trouvaient des tables surélevées en pierre. Face à l'entrée, les deux banquettes étaient plus étroites, donc destinées à des personnes assises, aux places d'honneur, le hôte et l'invité principal, par exemple.

²¹ Jeffery, id. p. 145-6 ; Carter, id., p. 130.

²² Long développement dans Jeffery, id., p. 117-120.

²³ Horowitz, id., p. 2 ; S. Wild, id., p. 627.

²⁴ Jeffery, id., p. 52-3 ; Carter, id., p. 130.

²⁵ Jeffery, id., p. 58-60 ; Carter, id., p. 127, 130.

²⁶ Jeffery, id., p. 150-1.

²⁷ Jeffery, id., p. 210-1.

²⁸ Jeffery, id., p. 281 ; Carter, id., p. 127, 130.

²⁹ Jeffery, id., p. 46-7 ; Carter, id., p. 130.

³⁰ Jeffery, id., p. 246-7 ; Carter, id., p. 131.

³¹ Jeffery, id., p. 264 ; Carter, id., p. 130.

³² Jeffery, id., p. 153.

³³ Jeffery id., p. 125-6, 141-2.

³⁴ E. Yarshater, « The persian presence », « The persian presence in the islamic world », R.G. Hovannisian, G. Sabbagh (ed.), *The persian presence in the islamic world*, Cambridge, 1998, p. 50.

³⁵ Carter, id. p. 130.

³⁶ Cf. entre autres, R. Gyselen (éd.) : *Banquets d'Orient*, *Res Orientales* 4/1992 et J.-M. Dentzer, *Le motif du banquet couché dans le Proche-Orient et le monde grec du VI^e au IV^e siècle avant J.-C.*, Rome, 1982, et sur l'Iran, id. « L'iconographie iranienne du souverain couché et le motif du banquet », *IX^{ème} Congrès International d'Archéologie Classique*, Damas, 1969 ; R. Ghirman, « Notes iraniennes V. Scènes de banquet sur l'argenterie sassanide », *Artibus Asiae* 18/1955.

³⁷ A.S. Melikian-Chirvani, « The Iranian Bazm in Early Persian Sources », *Res Orientales* 4/1992, p. 95.

³⁸ Cf. M. Azarnoush, *The Sasanian Manorhouse at Hajiabad*, Florence, 1994, p. 45-8 ; P. Callieri, « 'Dionysiac' iconographic themes in the context of sasanian religious architecture », D. Kennet, P. Luft, (ed.), *Current Research in Sasanian Archaeology, Art and History*, Oxford, 2008, p. 115-120.

³⁹ Selon que s'installent sur chaque couche une ou deux personnes. En cas de couple, l'iconographie présente le plus souvent le cas d'une personne allongée, et l'autre assise en face ; jamais en parallèle.

2 Les comptes quotidien d'une famille

Une collection de parchemins⁴⁰ a conservé les comptes d'une famille de moyenne noblesse, au VII^{ème} siècle, qui permet de se faire une idée du train de vie et de l'aisance de ce groupe sociale. Pour ce qui est du ravitaillement, il était prévu que le maître de maison reçoive 30 cruches de vin par mois (les mois étant bien entendu de 30 jours, et sans allusion aux nombreuses fêtes mazdéennes), mais il était aussi précisé que la même ration était octroyée à tous ses fils. Le vin, autre information utile pour la suite, était systématiquement associé dans les listes à la viande consommée.

3 La vaisselle d'un petit trésor au Mazandéran

Dans cette province, au nord de Téhéran, un petit trésor a été mis à jour⁴¹, constitué du nécessaire à dîner de Hormizd fils de Zarasp qui se présente comme un officier général de cavalerie (son nom et son titre sont indiqués, ainsi que le poids d'argent des objets). Il était composé de cinq pièces seulement, deux fourchettes et trois bols. Les deux premiers sont de facture très habituelle : bonne qualité de gravure et de conservation, et sous des arcades et dans un décor de vigne, des femmes tiennent des instruments de musique. Le dernier est plus petit, en mauvais état, mais bien plus intéressant, puisqu'il est le bol personnel et quotidien d'Hormizd, les autres étant à l'usage exceptionnel avec ses commensaux. La décoration est très simple, de simples traits creusés, et cette fois, ce sont des musiciens mâles qui officient. Autre point remarquable : le fond de son bol est très usé, et il garde la trace des fourchettes, ce qui indique que le bol était utilisé pour la nourriture, et non pas seulement la boisson.

4 Le guide des bonnes manières

Une pile de manuscrits conservés à Istanbul contient un court traité de savoir-vivre, appelé *La Manière d'Ardashir*, datable du VI^{ème} siècle⁴². Son introduction est sans équivoque :

« (le roi) ordonna d'extraire des bibliothèques le Livre de la Vie Tranquille et des Règles concernant les mets et les boissons, (pour que) de cette manière, les personnes possédant une bonne éducation puissent se conformer à une norme de vie sans s'opposer entre elles».

On y apprend que la venue d'un invité est obligatoirement l'occasion d'une fête, et un moment de détente, de plaisir, de consommation de boisson et de nourriture. Cette dernière, (comprendons, la viande) est préférée très grasse, très tendre et très chaude. Les fruits sont appréciés bien mûrs. Ensuite, pour alléger l'haleine, du basilic est distribué pour être mâché.

La phase suivante est la consommation du vin, et marque d'une certaine façon, le début de la véritable cérémonie. Il est prévu que les serviteurs soient des professionnels masculins, discrets et surtout silencieux.

Des 'cratères' sont posés à côté des convives. Une seule coupe, après avoir été lavée et purifiée sert à tous, en commençant par le chef du banquet, passe ensuite aux invités, par la gauche. Le traité de savoir-vivre conseille, ou plutôt ordonne (puisque le roi parle) aux invités de rester allongés au moins jusqu'au troisième passage de la coupe.

Du vin, on apprend qu'il était aromatisé au safran, pour faciliter la digestion.

Il reste assez extraordinaire qu'une monarchie telle que celle-ci se sente obligée de régler dans détails l'organisation des réjouissances de sa population, avec bonne conscience, dans le but d'améliorer le bonheur des participants...

5 In vino veritas, selon le traité « Jugements de l'Esprit de la Sagesse »

Le Dadestan-ī Menog-ī Khrad est un recueil mazdéen de morale pratique, sous forme d'une série de questions/réponses, datable du VI^{ème} siècle, du règne-pivot de Khosroès I^{er}⁴³. Le chapitre XVI est largement consacré au comportement du buveur et à sa maîtrise de la boisson. Le discours est dichotomique (comment s'en étonner) et plutôt convenu. En préambule, l'Esprit de sagesse rappelait la puissance de l'alcool :

«A propos du vin, il est évident qu'il est possible pour le bon et le mauvais caractère de se révéler à cause du vin. La bonté d'un homme se révèle par la colère et la sagesse d'un homme se révèle par des désirs anormaux. » (20-21)

Suivait le thème classique de l'alcool comme révélateur du véritable caractère du buveur, d'abord du bon, ensuite du mauvais.

« Car celui qui est un homme ayant un bon caractère, quand il boit du vin, il est comme la coupe d'or ou d'argent qui, bien qu'elle soit brûlée tant et tant, devient plus pure et plus brillante. Il conserve aussi ses pensées, ses mots, ses actes vertueux, et il est devenu plus doux et plus agréable à l'égard de la femme et de l'enfant, des compagnons et des amis... (...)

Et celui qui est un homme de mauvais tempérament, quand il boit, il se pense et se considère lui-même comme quelqu'un qui est meilleur que la moyenne. Il entame une dispute avec ses compagnons, déploie de l'insolence, ridiculise et se moque, et agit avec arrogance à l'égard d'une bonne personne. Il désespère sa propre femme et son propre enfant, esclave et serviteur, et il dissipe le plaisir des bons, enlève la paix et apporte la discorde. » (26-35)

Le texte devient lourdement rhétorique, quand il énonce une liste des bienfaits engendrés par la consommation modérée, donc voici le début.

« Chacun doit être attentif quant à la consommation modérée de vin, car de la consommation modérée vient beaucoup d'avantages, puisque cela fait

⁴⁰ Elle a été récupérée par l'Université de Berkeley et publiée par Ph. Gignoux « La société iranienne du 7^{ème} siècle d'après la collection de Berkeley », C.G. Cerretti (ed.), *Iranian Identity in the course of History*, Rome, 2010, p. 150-1.

⁴¹ R. Ghirsman, « Argenterie d'un seigneur sassanide », *Ars Orientalis* 2/1957, p. 77-80.

⁴² Publication par M. Grignaschi, « Quelques spécimens de la littérature sassanide conservés dans les bibliothèques d'Istanbul », *Journal Asiatique* 254/1966, p. 111-6.

⁴³ A. Tafazzoli, «Dadestan-ī Menog-ī Khrad», *Encyclopaedia Iranica* VI, p. 554-6.

digérer la nourriture, cela allume le feu vital, augmente la compréhension et l'intelligence, la semence et le sang... » (36-40)

Parmi les avantages, l'un a sa place dans la bonne société du banquet :

« Il augmente de plus .. l'éloquence de la langue. » (45)⁴⁴

6 Discours de clôture dans le « Discours de Banquet »

Toutes bonnes choses ont une fin. Le court texte du *Sur-i Saxwan* (VI-VII^{ème} siècle ?)⁴⁵ présente une sorte de discours-type qui doit être prononcé par un invité au début et à la fin d'un banquet. Il réclame le silence et se met à réciter la longue liste de tous ceux qu'il faut remercier : les dieux, les dignitaires (§1-16), puis tous ceux qui ont contribué de près ou de loin, depuis les artisans jusqu'aux gardes du palais, et à la fin l'hôte, bien sûr.

La seconde partie du discours concerne le moment de prendre congé. Deux passages sont révélateurs de l'état d'esprit :

« Bonne est notre nourriture, formidable est notre banquet, excellente et digne d'éloge est notre réunion ! » (§18).

« Mais je dois dire devant vous, gens de bien, que je suis comblé de nourriture et rempli de vin et de plaisir, encore plus joyeux : ivre de tant de vin que j'ai bu, je vais dormir agréablement, et je vais rêver des dieux, et je vais me réveiller en forme, et je vais être efficace dans le travail et l'action » (§19-20).

Très remarquable est le rapport aux dieux établi à travers le sommeil aviné et le rêve.

Par ses six exemples, on devine aisément ce qu'est non seulement l'art de vivre mais aussi la réalité des réjouissances d'une partie de la population de l'empire, des « élus » dans une région déjà favorisée, surtout vers la fin de l'empire, quand une noblesse nombreuse accède enfin aux conditions du bonheur.

Conclusion intermédiaire

Ce qui est resté et le peu qui est connu de la culture perse sassanide a laissé des témoignages étendus sur la question du banquet, du divertissement, de l'ivresse. Le sujet devait être capital pour la haute et moyenne noblesse. Le contenu des documents n'a rien de bien original et les structures semblent stables, légataires d'une tradition millénaire, qui d'ailleurs n'a pas disparu avec l'effondrement de l'empire. On apprend donc que le vin est consommé en grande quantité par l'élite, même en dehors des festivités, que les outils festifs, la vaisselle, étaient produits et conservés en grand nombre et avec soin. La question du caractère rituel de ces réunions reste ouverte. Il semblerait que la part religieuse a été surestimée, par ceux qui cherchaient là des traces de culte mazdéen. Le plus prudent est de se limiter à l'apparence : on y boit et on y mange, on s'y réjouit, ce qui suffit pour explorer la question coranique⁴⁶.

L'organisation des banquets était donc très codifiée, et le comportement des convives devait obéir à des normes strictes, garantes d'un bonheur partagé. Le plaisir était une affaire sérieuse, qui ne s'épanouit pas dans le désordre.

En contrepoint, qu'il soit permis d'établir trois parallèles avec le banquet coranique :

- 1- Bien entendu, dans le texte, le but recherché en premier est de créer un ensemble attractif, agréable, satisfaisant, par l'étalage du confort, du loisir, des plaisirs à profusion. Ce premier aspect est le plus manifeste et chacun ne veut y voir que cela.
- 2- Le deuxième discours vient en opposition au premier, et il est discret, fragmenté mais ferme : tout n'est pas permis au paradis, et il y a une étiquette, des limites, celle de la bienséance, de la santé, de la tempérance. Le propos modérateur se situe dans une longue continuité, depuis Aristote et Plutarque⁴⁷.
- 3- Les élus se reposent et se divertissent, en récompense de leur piété, mais leur réunion n'est pas cultuelle ; ils ne prient pas, ils n'ont aucune relation avec la divinité, qui semble absente (la question a perturbé bien des théologiens par la suite).

Mais il est temps de centrer le propos sur la vaisselle, l'élément matériel et tangible du banquet.

3

L'Iran, pays de l'argent

1 Une documentation exubérante, une sélection inévitable

Le sujet de l'expression du luxe et du faste par la société et l'Etat sassanide est si vaste et la matière si volumineuse qu'il est impossible de le traiter en si peu de temps. On ne pourra évoquer pas dans le détail tous les catégories de documents, qui sont précieux en eux-mêmes ou bien représentent des objets précieux et désirables : statuaire, fresques, sculptures rupestres, monuments, mosaïques, sceaux, camées, stucs⁴⁸, monuments, textiles, sans compter les textes arabes ou byzantins admiratifs et réprobateurs à la fois de cette démesure et de cette débauche de luxe⁴⁹.

⁴⁴ Traduction tirée de E. W. West, *Sacred Books of the East*, volume 24, Oxford 1885, p.46-8.

⁴⁵ T. Daryaee, « The middle Persian text *Sur-i Saxwan* and the late sasanian court », *Res Orientales* 17/2007, p. 65-9.

⁴⁶ Sur les usages de la table, cf. surtout A.C. Gunther, « The art of eating and drinking in Ancient Iran », *Asian Art* 1/1988, p. 44.

⁴⁷ Cf. S.T. Teodorsson, « Dionysus moderated and calmed. Plutarch on the convivial wine », Coll. , *Plutarco, Dioniso y el Vino*, Madrid, 1999, p.57-69.

⁴⁸ Pour ne citer que ce matériau souvent ignoré, alors qu'il fournit le décor général des réjouissances: J. Kröger, *Sasanidischer Stuckdekor*, Mayence, 1982 : danseuses nues à Ktésiphon, pl. 42 ; éphèbe nu sur une banquette, pl. 47 ; à une échelle moindre, le manoir de Hajjiabad, qui a livré des éléments muraux sous

L'exposé s'est limité aux récipients d'argent. La bibliographie sur le sujet est pléthorique ; on se limitera à quelques ouvrages de références⁵⁰. Les articles décrivant des découvertes ou des achats se comptent par dizaines. Simplement, on pourra regretter avec R. N. Frye que les historiens de l'Art ne se soient pas posés de véritables questions d'historiens⁵¹, et on ajoutera qu'aucun n'ait fait le rapprochement entre cette production et le texte coranique.

La période sassanide a laissé une grande quantité de ces objets en matière précieuse, surtout vers son *chant du cygne*, (voire au-delà), ce qui convient bien, chronologiquement, à une mise en rapport avec le texte coranique. Même dans ce corpus de plusieurs centaines d'objets subsistants (le nombre ne peut guère être fixé)⁵², pour notre propos, ne sont valables que ceux concernant la noblesse et le banquet, et l'on éliminera la série spectaculaire des plats mettant en scène les rois chassant les fauves, lesquels datent en général d'une période plus ancienne⁵³.

Le filtre continue, car il faut bien s'imaginer que des objets en argent massif ont été des proies faciles dans les époques ultérieures, et de fait, beaucoup ont subsisté malgré la fonte et la production monétaire⁵⁴. Statistiquement, on peut concevoir que pour chaque objet rescapé une dizaine de milliers ont disparu⁵⁵.

De fait, de nombreux indices prouvent que la production de vaisselle d'argent a été gigantesque, bien au-delà de la simple création artistique, d'une mode ou d'exigences de quelques mécènes.

2 Une production massive

Je présente quelques-uns de ces indices attestant l'ampleur du phénomène de la toreutique sassanide, qui n'a aucune mesure avec celle de Rome ou de Byzance et qui place l'Iran comme le Pays de l'Argent⁵⁶:

1- La production était en grande partie contrôlée par l'Etat⁵⁷, et le poids du métal était très souvent gravé en *dirhams* : l'objet avait une valeur financière, car il immobilisait pour chacun, assez souvent, un bon kilogramme de métal, parfois plus⁵⁸. Ainsi l'argent-vaisselle devenait un équivalent de l'argent/monnaie⁵⁹ et sa possession fixait le statut de chacun dans la société. La métrologie de leur contenance est aussi très stable et cohérente.

2- Les récipients avaient une fonction diplomatique évidente, confirmée par les textes : à l'extérieur, au pire, ce sont des cadeaux autant que des vecteurs de propagande à l'égard d'autres puissances à flatter ou à impressionner et au mieux, ce sont les éléments de tributs concédés à des ennemis trop puissants.

A l'intérieur de leur Etat, les souverains se servent de la vaisselle en la distribuant parmi la noblesse, afin de distinguer leurs fidèles, et ainsi, d'exprimer en même temps leur prestige et leur générosité, et les faire participer à cette gloire⁶⁰. Ce comportement correspond au terme *xwarnah*, sorte de « gloire généreuse », équivalent de la *largitio* des Césars⁶¹.

3- Les objets ont été retrouvés dans une aire immense, l'Eurasie entière, depuis l'Europe jusqu'en Chine⁶² et au Japon⁶³, en passant par l'Inde et l'Oural. De nos jours, ils sont encore dispersés dans de nombreux musées et collections privées (d'abord en Russie⁶⁴, puis la côte Est des Etats-Unis⁶⁵), et les trouvailles continuent, au rythme des pillages essentiellement⁶⁶. Sur le territoire de l'ancien empire, la zone principale de découvertes se situe au sud de la Caspienne, et vers le Caucase.

forme de femmes nues, parées de colliers de perles, d'enfants nus, dans un décor de grappes de raisins, cf. M. Azarnoush, *The Sasanian Manorhouse at Hajiabad*, Florence, 1994, p. 124-6.

⁴⁹ Le projet monumental du *Survey of Persian Art* (dir. A.U. Pope) fournit encore une vue d'ensemble de la production, intégrant la toreutique dans le t. IV.

⁵⁰ Les Russes puis Soviétiques ont été les précurseurs puisqu'ils ont bénéficié des trouvailles de l'Oural : cf. V. Smirnov, *L'Argentierie Orientale*, Saint Pétersbourg, 1909, relayé par J. Orbeli, C. Trever. *Orfèvrerie sassanide, objets en or, argent et bronze*, Moscou-Leningrad, 1935 ; ensuite, l'américaine P.O. Harper a fourni une grosse part de la bibliographie et elle a aussi rédigé un utile résumé historiographique dans *Splendeur des Sassanides*, p. 95-7 ; son travail peut être complété par A. C. Gunter, P. Jett, *Ancient Iranian Metalwork*, Washington, 1992 ; O. Grabar a écrit une synthèse éclairante pour une exposition : « Sasanian silver. Late antique and early mediaeval arts of luxury from Iran », *University of Michigan Museum of Arts*, 1967. Il n'est fait aucune allusion au Coran dans ces nombreuses études.

⁵¹ R.N. Frye, « Sasanian silver and History », C.E. Bosworth, *Iran and Islam. In Memory V. Minorski*, Edimbourg, 1971, p. 255.

⁵² Estimation de J.F. Haskins, vieille de 60 ans, dans « Northern origins of the 'Sasanian' metalwork I », *Artibus Asiae* 15/1952, p. 244.

⁵³ Ils sont bien mis en valeur dans P.O. Harper, P. Meyers, *Silver vessels of the sasanian period. I Royal Imagery*, New York, 1981.

⁵⁴ K. Erdmann, *Die Kunst Irans zur Zeit der Sasaniden*, Berlin, 1943, p. 87 : « Ihr Schicksal ist der Schmelztiegel ». Le Moyen-Âge en Orient est de plus une phase de pénurie en métal précieux. Un terrible indice nous vient de la littérature, par les *Annales* de Tabari (vol. 23, § 1189), dans le récit de la conquête du nord de l'empire : « Quand Qutayba a conquis Paykand, ils ont découvert là de la vaisselle innombrable en or et en argent. (...) Ils ont fondu la vaisselle et les idoles et ont présenté (le métal) à Qutayba. »

⁵⁵ Taux théorique de récupération de 0,01% selon les statistiques de T. Taylor, "Envaluing metal: theorizing the eneolithic 'hiatus'", S. Young... (eds.), *Metals in Antiquity*, Oxford, 1999, p. 22-32 ; pour les monnaies grecques, on avance le rapport de 1 pour 6000 à partir d'un exemple delphique.

⁵⁶ Cf. D. Sperber, « Silver as a status symbol in Sasanian Persia », *Persica* 5/1970-1, p. 103-5, sur la réputation de la Perse comme le pays dans lequel le métal argent aurait plus de valeur que l'or.

⁵⁷ Cf. P. O. Harper, « Sasanian Medallion Bowls with Human Busts », D. K. Kouymjian, (ed.), *Near Eastern Numismatics, Iconography, Epigraphy and History. Studies in Honor of George C. Miles*, Beyrouth, 1975, p. 65 ; id. *The Royal Hunter, Art of the Sasanian Empire*, New York, 1978, p. 74 : le contrôle concerne les productions royales et il est prouvé par l'origine unique du métal ; il tend à s'alléger vers le fin de la période.

⁵⁸ A titre d'exemple, la coupe de Bahram Gur (trouvée à Ardabil en Azébaïdjan) pèse 1,5 kg, cf. L. Delaporte, « Coupe sassanide de Bahram Gour », *Aréthuse*, 1926, p. 143-8.

⁵⁹ Cf. T.R. Frye, « Sasanian numbers and silver weights », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1973, p.2-11 M. Vickers, « Metrological Reflections: Attic, Hellenistic, Parthian and Sasanian », *Studia Iranica* 24/1995, p. 182-4.

⁶⁰ A. Cutler, *Image Making in Byzantium, Sasanian Persia and the early Muslim World. Images and Cultures*, Farnham, 2009, p. 15-6.

⁶¹ B. I. Marshak, « The decoration of some late Sasanian silver vessels and its subject matter », in V. Sarkhosh Curtis ... (ed.), *The Art and Archaeology of Ancient Persia. New Light on the Parthian and Sasanian Empires*, Londres, 1998, p. 84.

⁶² Xia Nai, « Sasanian objects recently found in China », *Kaogu* 3/1984 ; P.O. Harper, An iranian silver vessel from the tomb of Feng Hetu », *Bulletin of the Asia Institute* 4/1990, p. 51-9.

⁶³ Collections dans K. Tanabe, *Silkroad Gold and Silver in Japan*, Tokyo, 1981.

⁶⁴ Longtemps le Musée de l'Ermitage a concentré l'essentiel des récipients d'argent : si éloignés géographiquement, on comprend que ces objets n'aient pas été mis en relation avec un phénomène comme les origines de l'islam.

⁶⁵ Par exemple, les collections de Washington publiées par A. C. Gunther, P. Jett, *Ancient Iranian Metalwork in the A.M. Sackler Gallery and the Freer Gallery of Art*, Washington, 1993.

4- La qualité des œuvres est très variable : parfois de niveau exceptionnel, pour des échanges entre empires, comme émanation du pouvoir royal, mais souvent aussi, du moyen, du médiocre destiné aux véritables banquets des grandes familles. La faiblesse d'inspiration est parfois évidente, à considérer le nombre de pièces presque semblables, et le manque de finitions⁶⁷ et le faible renouvellement des thèmes⁶⁸. On a pu dire que ceux-ci avaient été choisis au début de la dynastie, et copiés pendant plusieurs siècles⁶⁹. Cependant, les contemporains se sont attachés à eux, à en juger par la quantité d'inscriptions (propriété, dédicace, vœux) retrouvés⁷⁰. Tout ceci amène à penser que ces objets étaient largement diffusés dans la population.

5- En plus de la production sassanide, il y a eu une vague d'autres créations, reproductions, variations, en dehors de l'empire, vers l'Asie Centrale, mais aussi après l'empire : nombreux sont ceux qui ont voulu faire perdurer la production et ses thèmes principaux, ce qui rend parfois délicates l'attribution et la datation (avant ou après la conquête ?). Les historiens des débuts de l'art islamique reconnaissent sans difficulté les influences perses dans les œuvres en métal d'époques omeyyade et abbassides.

6- L'argenterie sassanide a laissé sa trace dans la littérature et la grande Histoire, tant du côté arabo-musulman⁷¹ que du côté des auteurs gréco-romains⁷² ou même arméniens, comme instrument de prestige et de diplomatie, comme marque de puissance et de générosité. Un seul exemple, tiré de l'historien arménien Faustus de Byzance montrera comme l'argenterie est un élément de la vie de cour, comme un élément d'animation : Shapur, pourtant en guerre contre le roi d'Arménie, avait été séduit par l'attitude chevaleresque de son ennemi, et

« il avait fait représenter sur une coupe à vin (son) image monté sur un cheval blanc et d'ordinaire, pendant les grandes festivités, il disposait la coupe devant lui et répétait chaque fois ces mêmes mots : 'Que l'homme sur le cheval blanc prenne le vin avec moi ! »⁷³

Mais le roi n'a pas le monopole de la vaisselle d'argent, car d'autres textes mentionnent les dons de vases d'argent aux nobles et courtisans.⁷⁴

7- Enfin, la production s'est nettement accrue vers la fin de la période, et a débordé au-delà des Sassanides : à partir des années 500 jusqu'à 850, ce qui convient parfaitement à notre sujet d'étude⁷⁵. Il est impossible de ne pas y voir un rapport avec une évolution majeure et tardive de l'empire, quand au tournant des années 550 les réformes⁷⁶ de Kavad I^{er} et Khosroès I^{er} provoquent l'essor d'une noblesse nombreuse, celles des chevaliers *azatan*, qui s'affirme et goûte à son nouveau statut, pendant quelques décennies, avant les épreuves des atroces guerres d'Héraclius et de la conquête arabe⁷⁷. De cette transformation radicale et de cette floraison ultime, la vaisselle d'argent est aussi un témoin.

4

La vaisselle sassanide

La vaisselle n'est pas à négliger, parce qu'elle est l'élément de base du banquet, et que ce soit sur terre ou au paradis, elle est indispensable. C'est ainsi que Athénée de Naucratis, dans le livre XI de son traité encyclopédique de l'ivresse conviviale, avait déjà rédigé un dictionnaire des récipients de son temps⁷⁸. De son côté, l'archéologie a fourni de très nombreux documents, et une courte présentation typologique s'impose, nécessaire sans être suffisante⁷⁹.

Ainsi le lecteur se constituera des références matérielles probables au moment d'observer la vaisselle coranique, passant outre une bibliographie très éclatée.

1 Les matériaux

⁶⁶ Par exemple, dans la presse anglaise d'après-guerre, A.U. Pope, « The first photographs of a group of outstanding sasanian silver », *Illustrated London News*, féb. 11, 1950, p. 207 ; P.O. Harper, « Sasanian silver vessels : recent developments », *The Art and Archaeology of Ancient Persia*, p.68, note l'augmentation des découvertes dans la zone Iran/Afghanistan/Pakistan, sans provenance assurée.

⁶⁷ P.O. Harper, « Sasanian Silver vessels. Recent developments », p. 68.

⁶⁸ Le contraste est remarquable avec l'argenterie romaine, bien plus rare, mais aussi plus ambitieuse et diversifiée dans ses formes, cf. P.O. Harper, id. p. 67.

⁶⁹ R. Ghirshman, « Notes Iraniennes I Un plat en argent doré », *Artibus Asiae* 10/1947, p.96.

⁷⁰ C. J. Brunner, « Middle persian inscriptions on sasanian silverware », *Metropolitan Museum Journal* 9/1974, p. 109-121.

⁷¹ R. N. Frye, «Sasanian silver and History », p. 259 pour les citations de Masudi et Firdowsi.

⁷² Sélection de textes sur la vaisselle dans le classique A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 1944, p. 479.

⁷³ Faustus de Byzance, in V. Langlois, *Collection des Historiens anciens et modernes de l'Arménie*, Paris, 1867, p. 280.

⁷⁴ P.O. Harper, *The Royal Hunter*, p. 24.

⁷⁵ O. Grabar, id. p. 31 : du VI^{ème} au IX^{ème} siècle.

⁷⁶ La réforme a une base fiscale et elle réorganise toute la société ; cf. Z. Rubin, «The Reforms of Khusro Anūshirwān», A. Cameron, (ed.), *The Byzantine and Early Islamic Near East III. States Resource and Armies*, Princeton,1995.

⁷⁷ P.O. Harper, id., p. 26 : « These probably belongs to the nobility and also to the new military class that achieved wealth and position under Khusrau I (531-579) and his successors ».

⁷⁸ Athénée rapporte en 465c le cas de ceux qui préfèrent les récipients aux banquets, de véritables collectionneurs, et cite Xénophon, pour qui les Perses font des vases à boire une sujet d'ostentation.

⁷⁹ Elle peut encore s'appuyer sur l'exposé de J. Orbeli, «Metalwork », dans le *Survey of Persian Art* VII, p. 76-50.

Du côté de la doctrine mazdéenne, la question est très importante car elle touche à la notion de pureté rituelle : de la matière la plus vile jusqu'à la plus précieuse, les procédures de purification de la vaisselle est différente⁸⁰.

1 La masse de la terre cuite

La vaisselle quotidienne est comme partout composée du matériau le plus simple et le plus facile à travailler. Les sites sont largement pourvus de cette documentation, mais elle est très peu étudiée, et se confond avec celle d'autres époques. Les exemplaires les plus ambitieux, qui restent très maladroits, tentent de reproduire l'aspect du métal, par la teinte et la décoration. L'argent reste le modèle, même à un niveau populaire et par des astuces serviles⁸¹. Même des pots de terre sont décorés d'une maladroite imagerie dionysiaque de base (grappes de raisin)⁸². Le mimétisme des comportements nobles touche donc jusqu'aux démunis.

2 L'ombre du bronze

Il existe bel et bien, même si l'argent tend à le supplanter à nos yeux. Avec cet alliage, soit les formes sont très simples, pour les bols, soit de grande dimension : ce sont alors les plateaux, et peut-être les cratères, ou jarres dont peu ont survécu. Pour imiter l'or à peu de frais, une variété de bronze blanc a été produit, plus dur et plus brillant, composé de presque 20% d'étain⁸³. Pour rassembler à l'argent, cette fois, un mélange de plomb et de zinc a même été tenté, au détriment de la santé sans doute⁸⁴. Chaque fois, ceci indique que le luxe devient la norme pour une plus grande partie de la population, en parallèle de l'enrichissement général, surtout autour de 600.

3 L'empire de l'argent (cor. *fiddat*)

Il est le matériau privilégié par les artisans et leur public. Les études techniques sont assez nombreuses sur le sujet de la fabrication des objets. Le mazdéisme met en valeur l'argent parce qu'il semble un métal peu touché par la souillure.

Le métal destiné aux objets royaux est très pur. Celui qui à la fin de la période permet de produire les nombreux bols destinés à la noblesse contient une forte proportion de cuivre⁸⁵.

Il n'y a pas de technique unique de torentique, mais une succession de techniques différentes, bien maîtrisées : martelage, soudure, ciselure, gravure, dorure.

4 Le mirage de l'or (cor. *dhahab*)

Non seulement le territoire sassanide est dépourvu de gisements, mais ce métal a peu résisté au temps et aux hommes, les objets étant certainement été victimes des frappes monétaires d'urgence. Il existe quelques trésors⁸⁶ qui étaient constitués en partie de vases, gobelets ou coupes en or, qui ont exactement la même forme que ceux d'argent, mais la décoration est peut-être plus simple, car l'éclat du métal suffit.

Pourtant l'or reste une référence suprême et il est aussi présent en plaquage, soit à la feuille, soit par un amalgame au mercure, qui en chauffant s'évapore et laisse une pellicule d'or. Ceci donne un aspect doré très régulier, et la confusion entre les deux métaux peut s'expliquer ainsi ; un contemporain pourrait confondre les deux composants. Le placage par amalgame tend à se limiter aux formes plates, parce que le composé a tendance à fondre et à couler avec le temps.

5 La mode du verre (cor. *qawārīr ? zujāja ?*)

Il faut y consacrer un développement important parce qu'après un long désintérêt pour le sujet, les découvertes se sont accumulées et permettent de concevoir un point de vue synthétique sur une production de pointe, et qui tend à être massive avec les Sassanides⁸⁷. Cette fois, les sites de découvertes sont nombreux, en Iran, en Irak, et même au Yémen⁸⁸, et des exemplaires ont été exportés massivement en Chine et au Japon⁸⁹. Le plus grand centre de production est localisé en Mésopotamie⁹⁰ et les progrès techniques et la qualité générale sont manifestes : on bénéficie notamment de la découverte de la technique du soufflage du verre⁹¹ qui est associé au moulage.

La majorité des objets sont à surface lisse et il y a une tendance à privilégier le verre à la transparence la plus pure possible, par ajout de manganèse. Les teintes vert clair ou bleu abondent pour les pâtes translucides, suivies par le rouge et le marron pour les pâtes opaques, qui concurrencent le verre incolore et transparent.

Là encore, le modèle métallique est actif, et nombre de ces récipients possèdent une surface irisée, scintillante, réfléchissante, d'aspect argenté/doré⁹². D'autres teintes sombres cherchent aussi la confusion avec l'argent⁹³.

⁸⁰ Par exemple, la vaisselle en or d'un mort doit être lavée une seule fois, celle en terre est perdue pour toujours, cf. le *Vendidad* VII § 10 (trad. J. Darmesteter, Oxford, 1887).

⁸¹ *A Survey of Persian Art* VII, pl. 191 a-c.

⁸² *A Survey of Persian Art* VII, pl. 194 b.

⁸³ P.R. Moorey, « Parthian and Sasanian metalwork in the Bomford Collection », *The Burlington Magazine*, juin 1976, p. 358.

⁸⁴ P.O. Harper, id., p. 86.

⁸⁵ P. Meyers, "Major and Trace Elements in Sasanian Silver," *Symposium in Archaeological Chemistry*, Dallas, 1974.

⁸⁶ Seul le trésor khazar de Malaya Pereshchepina, découvert en 1911, est composé d'une grande proportion d'or sassanide : 25 kilos d'or contre 50 d'argent.

⁸⁷ Sur les trouvailles *in situ*, J. Kröger, « From Ctesiphon to Nishapur, Studies in Sasanian and Islamic Glass », in V. Sarkhosh Curtis ... (ed.), *The Art and Archaeology of Ancient Persia*, p. 133-4 ; S. Fukai, *Persian Glass*, New York, 1974, sur les collections japonaises.

⁸⁸ W. Seipel, *Jemen : Kunst und Archäologie im Land der Königin von Saba*, Vienne, 1998, n° 307.

⁸⁹ D. Whitehouse, *Sasanian and post Sasanian Glass in the Corning Museum of Glass*, New York, 205, p. 11 (liste des sites de découverte, y compris dans le Golfe Persique) ; S. Fukai, *Study of Iranian Art and Archaeology. Glassware and Metalwork*, Tokyo, 1968, pl. 1, 17, 58, qui a l'avantage de présenter le verre issu de fouilles iraniennes.

⁹⁰ A. von Saldern, « Achaemenid and Sasanian cut glass », *Ars Orientalis* 5/1963, p.15.

⁹¹ Cf. M. Reut, « Le verre soufflé de Hérat », *Studia Iranica* 2/1973.

⁹² Exemplaires des Collections N. D. Khalili dans S. M. Goldstein, *Glass. From Sasanian antecedents to European imitations*, Washington, 2007, n°32, pour un seau très proche du métal, irisé or/argent, à cause de la présence (accidentelle ?) de manganèse ; n°50 pour une cruche à irisation argentée. L'irisation peut aussi venir d'une décomposition de la pâte.

⁹³ *Splendeur des Sassanides*, p.110.

Une autre mode se répand, qui est celle des facettes circulaires et concaves ou des alvéoles qui cherchent à imiter le miroitement et la transparence du cristal. C'est même la production typique de la fin de la période et les bols d'argent reprennent le même motif. On peut aussi, dans un même esprit, couper le verre pour créer des facettes⁹⁴.

La doctrine mazdéenne a certainement favorisé un engouement pour ce matériau, le plus transparent possible, parce qu'il correspond le mieux aux idéaux de pureté.

La gamme de formes des récipients de verre est bien entendu plus réduite que celle en métal. Ils sont plus petits, relativement solides : bouteilles variées, cruches, flasques, gobelets, bols à bords relevés. L'inventivité des artisans est plus visible avec le verre qu'avec le métal.

Il est probable que dans tout le Proche-Orient, et même en Arabie, l'arrivée massive d'un nouveau matériau a eu un impact sur les populations. Le verre est certainement *la nouveauté* dans la vie quotidienne.

A priori, le cristal de roche, difficile à travailler, est abandonné comme matériau. Cela n'empêche pas qu'il demeure un modèle à attendre ; tout le travail des verriers est justement d'atteindre la transparence complète et l'éclat du cristal⁹⁵.

Il reste bien difficile d'expliquer le rapprochement coranique entre le cristal et l'argent. Il existe certes un cas exceptionnel : un superbe rhyton du musée de Cleveland dit « à la déesse tueuse de bœuf » est en argent, mais il contient des ornements en verre incrusté⁹⁶. Nous en reparlerons.

2 Les Formes et les usages

La recherche est aidée par la gamme assez réduite de la production, par la concordance exacte entre les objets matériels et ceux représentés en décor sur ces mêmes objets⁹⁷, et enfin par la grande stabilité des formes⁹⁸. Ainsi, les récipients tenus par les femmes dénudées, ou posés près des banquettes correspondent bien aux formes connues par ailleurs dans les découvertes⁹⁹.

1 Le « cratère », la jarre (cor. *kūb*?)

Le cratère de tradition antique est très peu présent, ce qui pose problème. Il apparaît qu'aucun exemplaire n'est parvenu en tant qu'objet, ce qui surprend eu égard à son rôle théorique dans les banquets¹⁰⁰ : il servait autrefois à mélanger le vin et l'eau, et donc, à décider du degré d'alcoolisation du breuvage. Des représentations sont pourtant connues, en petit nombre. Ainsi, deux cratères typiques sont présents dans un des plats au triomphe de Dionysos. Sur un plat très hellénisant conservé au Metropolitan Museum, les Dioscures font s'abreuver leurs chevaux ailés dans un autre¹⁰¹. Il est remarquable que les seules représentations de l'objet soient si rapprochées de l'Antiquité, et que l'usage soit si éloigné de la réalité... L'impression est que l'objet est devenu anachronique.

Par chance, *testus unus*, un fragment de fresque de Paykand, aux limites septentrionales de l'empire, dépeint un homme en train de verser du liquide à partir d'une aiguière vers un récipient évasé, à ouverture large. Le geste fait penser qu'il a la fonction habituelle du cratère même si la forme n'est guère canonique, au regard de l'Antique¹⁰². On peut suspecter qu'à l'origine, les grands vases n'étaient pas en argent mais en bronze, du fait de leur taille plus importante.

Pour ce qui est du filtrage, des plats montrent à deux reprises le processus, mais celui-ci se fait avec une sorte de sac ou d'outre, tenu en l'air. Par dessous, de vases recueillent le liquide, comme sur les plats de la collection Sackler¹⁰³. Il existe aussi des cruches dont le fond est une passoire¹⁰⁴. Le cratère n'est pas impliqué, semble-t-il, dans cette opération indispensable¹⁰⁵.

Il serait donc prudent de concevoir le « cratère » contemporain des versets, et disons, le cratère sassanide, plutôt comme un récipient évasé, grand vase, jarre. Il fallait de toute manière un grand récipient contenant le vin au début du banquet, au sortir des récipients de garde.

Le mélange devait se faire autrement, au niveau de la coupe, avant le premier passage par les convives, ce que nous confirmera plus loin notre convive Abu Nuwas.

2 Les aiguière / bouteilles (cor. *ibrīq*)

Ces récipients sont appelés aiguières par convention, comme si leur usage antique (conserver l'eau qui sera versée dans le vin) s'était perpétué, et ce point de vue est renforcé par la forme de l'objet, qui est tout droit issu de l'art gréco-romain. Mais là aussi, l'usage a dû changer au fil des siècles. En effet on s'explique mal la présence de décors affriolants sur des récipients contenant seulement de l'eau, ou bien encore celle de couvercles, qui seraient plus appropriés pour le vin, précieux et volatile. Alors, les coutumes ayant sans doute changé, en guise d'aiguières, on serait en présence de cruches de vin, ou de carafes.

⁹⁴ A. von Saldern, « Achaemenid and sasanian cut glass », *Ars Orientalis* 5/1963.

⁹⁵ D. Whitehouse, « Sasanian glass », F. Demange (éd.) *Glass, Gilding and grand Design. Art of Sasanian Iran*, New York, 2007, p. 30.

⁹⁶ cf. <http://www.clevelandart.org/art/1964.96> (mars 2014).

⁹⁷ P.O. Harper, id. p. 26.

⁹⁸ P.O. Harper, *Silver Vessels*, p.11.

⁹⁹ P.O. Harper, « Sources of certain female representations », p. 510-11.

¹⁰⁰ Il est mentionné dans le Mémoire d'Ardashir présenté plus haut.

¹⁰¹ P.O. Harper, *The royal Hunter*, p. 43 remarque aussi cet usage anormal.

¹⁰² Г. Л. Семенов, Ш. Т. Адыюв, Арсенал на цитадели Пайкенда, C. Silvi Antonimi... , eds.), *Ancient and Medieval Culture of the Bukhara Oasis*, Samarcande- Rome, 2006, fig. 2.

¹⁰³ P.O Harper, id., p.103, pl.15.

¹⁰⁴ *Splendeur des Sassanides*, p. 240.

¹⁰⁵ M. L. Carter, « Royal festival themes in sasanian silverwork and their central Asian parallels », *Commemoration on Cyrus I Hommage Universel*, Téhéran 1974, p. 180.

L'une d'elle est pourvue d'orifices vers le bas, pour se vider vers les coupes, un peu comme un *rhyton*¹⁰⁶, ou bien, certaines soient des sortes de filtres, au fond percé¹⁰⁷. Parfois, comble de raffinement, un dispositif constitué d'une bille d'argent retentit contre la paroi quand le récipient est vide¹⁰⁸.

Vers le début du VII^{ème} siècle, de nombreuses «aiguières» en miniature se répandent sur comme décoration des récipients, et la forme elle-même se simplifie et se standardise¹⁰⁹, ce qui indique que la production est alors massive.

Il existe en complément un type de récipients de même dimension, mais sans bec, ce qui correspond à une forme de bouteille (argent ou verre). Ils sont de plus en plus nombreux, surchargés de perles et souvent de qualité médiocre, en parallèle des cruches pourvues de figures féminines nues¹¹⁰.

3 Les coupes / bols (cor. *ka's* ?)

Ce qui les distingue entre eux est leur profondeur plus ou moins importante, et par voie de conséquence la position de la décoration : intérieure pour la coupe, extérieure pour le bol. Le diamètre est assez constant, autour de 15 centimètres. La base est constituée d'un pied qui sert plus à l'ergonomie, à une tenue confortable qu'à la pose. Les scènes représentent des coupes tenues par en dessus, du bout des doigts, ou dans le creux entre le pouce et l'index¹¹¹. Que les bords soient élevés ou non ne change rien : le vin remplit toujours le récipient, comme le montre les fresques de Panjikant¹¹². D'une certaine manière, bols et coupes sont le même objet, au regard de la tradition antique : la phiale, *phialè* des Grecs¹¹³.

Les coupes/bols constituent l'objet principal du banquet, courant, répandu, symbolique¹¹⁴, et historiquement, ils sont l'indice le plus parlant de l'évolution de l'empire, de l'enrichissement de l'élite et de l'administration. Ces objets sont plus petits que les autres, ils sont solides, portatifs, appartiennent à la vie quotidienne de la petite et moyenne noblesse. Là se trouvent les images de la vie idéale de cette ample élite, faite de vendanges, banquets, divertissements¹¹⁵.

Il faut se faire à l'idée qu'une seule coupe suffit à un banquet, transmise de buveur en buveur, dans un banquet qui réunit des invités de même religion. Sinon, les règles cathartiques mazdéennes imposent un nettoyage strict¹¹⁶.

On peut signaler une catégorie originale, de bols oblongs, elliptiques (appelés «bateaux») ¹¹⁷ et parfois trilobés, seule véritable innovation vers la fin de la période¹¹⁸, dont la fonction reste énigmatique.

L'objet pourrait correspondre au nom pehlevi *jām*, le mot le plus général, entre «coupe» et «bol». La coupe de Jamshid reste un pilier de la mythologie perse : elle rendrait immortel et visionnaire quiconque y trempe ses lèvres¹¹⁹.

4 Les plats (cor. *shihāf*)

La taille des plus petits, correspondant à nos assiettes (ca. 25 cm¹²⁰), permet la mise en place de scènes plus complexes, et parmi lesquelles, justement des scènes de banquets. Indice de leur statut supérieur et donc royal, ils sont souvent dorés, à la feuille ou par l'amalgame au mercure.

Ils ont une fonction pratique, car on y dépose les preuves de la générosité du hôte puissant. Sur les décors, les plats tenus par des femmes sont garnis de formes rondes empilées, des fruits non identifiés.

Les plus grands n'ont été retrouvés qu'en bronze, les exemplaires les plus précieux, s'ils ont existé, ont dû finir en formes plus petites ou en monnaies¹²¹. Ces véritables plateaux à usage collectif sont des supports de scènes plus ambitieuses, qui prennent comme point de départ les paradis, pour évoluer vers des représentations cosmologiques¹²². Ils figurent aussi dans les scènes de banquets représentés, devant le banqueteur, chargé de pyramides de fruits non identifiables (pommes, grenades ?).

5

La vaisselle coranique

Ici, nous allons naïvement observer les informations données dans le Coran sur ces objets¹²³, ce que le texte en dit, en faisant des recoupements, et sans chercher la cohérence à tout prix. Car il reste de grandes incertitudes quant au sens véritable de ces mots, s'ils

¹⁰⁶ Y. Godart, « Notes/ Bouteille d'argent sassanide », *Athar-e Iran* 3/1938, p. 291-300.

¹⁰⁷ *Splendeur des Sassanides*, p. 240.

¹⁰⁸ J. Orbeli, id., p.747.

¹⁰⁹ P. O. Harper, « The sasanian ewer : question of origin and influence », *Near East Studies ded. Prince Takahito*, Wiesbaden, 1991, p. 70 et 78.

¹¹⁰ P.O. Harper, *The Royal Hunter*, p.60-1. Le modèle est connu depuis Y. Godard, « Une bouteille d'argent sassanide », *Athar-e Iran*, 3/1938, p. 291-300.

¹¹¹ Exemple dans la Coupe de Perm, cf. B. Marschak, *Silberschätze der Orients*, Leipzig, 1986, pl. 16.

¹¹² R.N. Frye, « Sasanian silver and History », p. 259.

¹¹³ J. Orbeli, id., p.746.

¹¹⁴ Cf. la coupe mythique de Jam-i Jamshid, qui confère la clairvoyance et l'immortalité.

¹¹⁵ Ph. Ackerman, « Note on the iconography of the sasanian silver bowl », *Vth Congress of international Associations for Iranian Art and Archaeology*, New York, 1960 (in *Survey of Persian Art XIV*), p. 3026 ; P.O. Harper, *Silver vessels*, p. 13.

¹¹⁶ *Sad Dar* §38 (*Sacred Texts of The East* 24/3).

¹¹⁷ P.O Harper, « La vaisselle en métal », *Splendeur des Sassanides*, p.104.

¹¹⁸ P.O. Harper, « Boat-shaped bowls of the Sasanian period », *Iranica Antica* 23/1988, p. 336.

¹¹⁹ B. I. Marshak, « The decoration of some late sasanian silver vessels and its subject matter » V. Sarkhosh-Curtis... (ed.), *The Art and Archaeology of Ancient Persia. New Light on the Parthian and Sasanian Empires*, Londres, 1998, p.87.

¹²⁰ P. O. Harper, *Silver Vessels*, p. 11.

¹²¹ Sur le phénomène constant de la division en petites unités, cf. J. Orbeli, id. p.746.

¹²² A. U. Pope, « A Sasanian garden palace », *The Art Bulletin* 15/1933, p. 75-85. ; L.I. Ringbom, « Three Sasanian Bronze Salvers with Paridaeza Motifs », A.U. Pope (ed.), *A Survey of Persian Art* 14/1967, p. 3029.

¹²³ Une petite base de travail est l'article de D. Behrens-Abouseif, « Cups and Vessels », *Encyclopaedia of the Qur'an* I, ed. J. Dammen Mc. Auliffe, 2001, Leiden, p.489-90.

ont eu un sens même pour les rédacteurs, un rapport avec le réel. Il est par exemple possible qu'en priorité, ce soient des sonorités, des effets, qui ont été recherchés, et non des mots évocateurs d'objets. En conséquence, les traductions sont très variées. Seuls *ibriq* ou *shihaf* font l'objet d'un certain consensus (= aiguère/plat).

Dans la légende de Joseph, dans celle de la reine de Saba ou de Salomon, d'autres récipients sont cités¹²⁴, mais le vocabulaire les désignant est complètement différent ; la source vient d'un autre horizon culturel, plus sémitisant et ancien.

1 *Ka's*

Ka's est le mot le plus employé dans le texte parmi les récipients (6 fois). Il aurait donc une importance particulière dans le contexte du banquet.

Il est dit que l'objet passe entre les convives. Il est rempli d'un liquide prêt à être bu, et il peut être plein (*dihāq*)¹²⁵.

Mais il y a un autre point intéressant. Les mentions du nom sont plus souvent présentes au singulier qu'au pluriel (4/2), alors que pour les autres termes, le pluriel est permanent. *Ka's* est donc considéré davantage comme un élément central, autonome, et qui a peut-être un rapport physique avec le buveur, et pour l'ensemble du banquet, il est vraiment l'objet fédérateur, donc unique. On a vu qu'il était normal que dans cette cérémonie la coupe soit partagée : elle est l'élément qui relie le groupe des buveurs et qui matérialise leur *philia*. Dans l'idéal, une coupe n'est pas posée, elle est entre les mains de tel ou tel. Si l'on suit ces indices, cela pourrait correspondre à un récipient servant directement à boire un liquide déjà préparé (et *cocktail* avec camphre ou gingembre), et ceci quelque soit sa forme : coupe, bol, gobelet.

Son origine syriaque semble claire¹²⁶, comme de juste pour le vocabulaire lié au vin.

2 *Akwābin* (sing. *kūb*)

Cité trois fois, le nom désigne des objets qui circulent aussi parmi les buveurs, dont une fois en complément des *shihafin*. Ils peuvent aussi être posés (pas forcément sur le sol, comme on le suppose trop souvent¹²⁷). Surtout, au contraire de *ka's*, *akwābin* est toujours pluriel, il est vu comme un ensemble, un collectif, quelque chose d'impersonnel ou d'interchangeable peut-être.

Dans la liste des trois récipients (56/18), les *akwābin* sont en première position. Si l'on admet que l'ordre correspond au processus de préparation du vin, alors il s'agit du récipient de vin pur, présenté aux buveurs.

Enfin, leur composition est évoquée une fois (ce qui ne veut pas dire que cela concerne les autres *akwābin*) : *qawārīr*. Ils ne devraient pas être en or, puisqu'un objet en or est cité juste avant. Le plus souvent, les traductions proposent d'y voir du verre ou du cristal.

Sur ce point, la fresque de Paykand évoquée peu avant apporte encore une information utile : si l'on en juge par la reconstitution, le récipient laisse apparaître le niveau du liquide (environ au $\frac{3}{4}$), ce qui implique une transparence, et la surface est pourvu de cercles (en relief ?), tout comme dans la production de verre la plus classique. Le fait est confirmé par l'existence d'une sorte de seau en verre de la collection Khalili¹²⁸. Ces témoins enseignent donc qu'il aurait existé de 'grands' vases en verre (40 cm de hauteur environ). Ainsi, l'association coranique de *kūb* et du verre, pourrait trouver un début de réalité, en Asie Centrale...

Imaginons alors que les *akwābin* seraient des vases (ou des bouteilles), contenant la matière première, le vin, ou même les vins (il peut exister plusieurs vases pour plusieurs crus!). De grande taille, ils seraient posés dans la salle, mais susceptibles aussi d'être aussi déplacés entre les participants, selon leur souhaits.

La traduction en « cratère » (cf. Blachère) selon la tradition antique ne tient plus, parce qu'elle suppose que le vase est impliqué dans un processus de mélange. Dans la reconstitution proposée, le mélange se ferait dans la coupe elle-même, au gré du buveur.

Ce n'est pas non plus un objet de petite taille : Jeffery proposait une origine grecque d'époque byzantine $\kappa\omicron\upsilon\pi\alpha$ ¹²⁹ et traduit par 'goblet' (étant influencé par la proximité phonétique *kub* > 'cup'). Je pense plutôt à une origine latine directe, qui certes a pu être exprimée phonétiquement en grec, et le nouveau point de vue change complètement la traduction¹³⁰.

Il est important dans cette affaire d'écarter le sens primitif grec ($\kappa\upsilon\mu\beta\eta$, 'coupe') parce que le latin a totalement changé le sens du mot CUPA ou CUPPA: pour les Romains, pour les Rhômaïoi, puis les *Rum*, il n'était plus la coupe élégante et fine, mais un grand vase, voire un tonneau¹³¹, ce qui convient beaucoup mieux au *kūb* coranique !

3 *Shihāf*

Il est dit que l'objet, mentionné au pluriel, évoqué avant les *akwābin*, circule entre les buveurs. Si *akwābin* contient une boisson, il serait plausible que les *shihāfin* servent à la distribution de nourriture, qui, on l'a vu, passe toujours en premier. Il est enfin associé à l'or (*min dhahabin*), alors que les *akwābin* sont d'un autre métal. Le rapport à l'or est toujours ambigu quant à la réalité de l'objet (or pur, placage doré ?). A noter que le placage en or est posé de préférence sur une surface plate, pour adhérer plus longtemps à la surface et les plats à thèmes royaux qui ont été retrouvés sont recouverts d'or.

Résumons : le *shihāf* est portatif, contiendrait des aliments solides et serait doré. La description correspond assez bien aux plats de cérémonies, écrins de la générosité nourricière de l'hôte.

4 *Abārīqa* (sing. *ibrīq*)

¹²⁴ Coran 12/70-72 ; 27/44 ; 34/13.

¹²⁵ Cf. Jeffery, p. 130-1 : avec une connotation de pression, de tension, de mouvement, comme si le récipient pouvait déborder, ou comme si le vin se précipitait dans la coupe.

¹²⁶ Jeffery, p. 245.

¹²⁷ Cf. les tablettes de pierre de la salle 208 de Hajiabad.

¹²⁸ S.M. Goldstein, *Glass*, n°32.

¹²⁹ A. Jeffery, id., p. 252.

¹³⁰ Il ne faut pas négliger la force de la langue latine pour ce genre de mot qui désigne des objets de la vie quotidienne, et notamment dans le monde militaire, pour qui le latin reste longtemps une référence, y compris en Orient et dans le grec byzantin. La question mérite un développement.

¹³¹ CUPA ou CUPPA, cf. F. Gaffiot, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, 1934, p. 454. Le dictionnaire de grec byzantin de E.A. Sophoklès, *Greek lexicon of the Roman and Byzantine periods (from B.C. 146 to A.D. 1100)*, New York, 1990, p. 686, indique une simple adaptation phonétique avec prononciation latine : cupa > $\kappa\omicron\upsilon\pi\alpha$, et indique comme sens : 'cask' (= tonneau).

Le nom est directement tiré du *pehlevi*, et il n'est cité qu'une seule fois, dans une suite de trois récipients, au centre, ce qui signifie que l'objet est un intermédiaire dans un mouvement. Le terme originel est *abrēg*, mot-à-mot, « verseur d'eau ».

Si le terme est au pluriel, cela signifie que plusieurs récipients d'eau, de petite dimension, on le verra, sont à disposition du buveur, s'il veut éclaircir la boisson, et ne pas s'intoxiquer.

Son origine persane est évidente, depuis le *pehlevi* selon Jeffery, et son usage était fréquent chez les poètes arabes¹³².

5 *Āniyat*

Le mot est au pluriel. Sa matière est précisée comme étant l'argent (*fiddat*). Dans la réalité, nous associons spontanément cette vaisselle festive au métal-argent, qui domine totalement parmi les objets retrouvés, mais en fait, *āniyat* est le seul terme associé à cette matière. Là, il est présenté en association avec ce qui devrait être des vases ou bouteilles dans un matériau énigmatique, *qawārīr*. Ce serait donc tout ce qui n'est pas dans cette matière (le verre ?) et tout ce qui n'est pas de la forme d'un vase ou bouteille, donc contenant le vin. Le mot, alors, pourrait désigner de manière plus générale plusieurs récipients servant à boire, les coupes, bols, et peut-être aussi aiguière : tout ce qui vient après la bouteille. Bref, ce serait un nom collectif, global, comme « récipient », « vaisselle ».

6 Les matériaux coraniques

Cette fois, le même dossier est étudié sous un autre angle. Pour quatorze mentions de récipients, il n'y a que trois mentions des matériaux qui les composent. Toujours des pluriels, et chaque matière pour un objet différent : l'argent pour les *āniyat*, l'or pour les *shifafīn*, le *qawārīr* (= verre ?) pour les *abwābin*.

Cela correspond assez bien à la gamme véritable des matériaux. Il est logique que les matières vulgaires, terre, bronze, soient évacuées, et que la place de l'or, si rare, soit surévaluée. Si l'on accepte la traduction de *āniyat* en récipients au sens générique, au sens le plus général, cela redresse néanmoins la proportion en faveur de l'argent, qui est le matériau principal dans la réalité.

Reste que les matières argent et *qawārīr* (= verre ?) sont mentionnées dans le même verset (76/16), et que le suivant provoque une conflagration entre les deux (comme « verre d'argent », qui a désespéré les traducteurs et interprètes. Il y a que trois manières de le comprendre, s'il existe bien un rapport à la réalité, et non une poésie:

1. Il agit d'une monture métallique qui reçoit une matière brillante et/ou transparente, comme une châsse.
2. Que ce soit par l'aspect ou l'illusion, un matériau possède une qualité de l'autre (verre argenté, argent cristallin ?). On a vu que les techniques contemporaines permettaient cela. Ainsi, le seau de verre déjà évoqué, possède une surface d'aspect métallique, iridié, comme d'or et d'argent, grâce à l'ajout de manganèse¹³³.
3. Aussi surprenant que cela puisse sembler, il existe bien une possibilité de mélange fusionnel entre le verre et le métal. Le cas n'est connu grâce à un seul exemplaire, la « Cup of Lycurgus », de fabrication romaine, au IV^{ème} siècle de N.-E. Sans que l'on comprenne encore comment, des particules infimes d'or et d'argent ont été dispersées dans la pâte, ce qui provoque un effet spectaculaire : l'objet est vert à la surface, mais rouge dans sa transparence. Reste à savoir s'il s'agit du résultat d'une technique ou d'un accident¹³⁴.

On pourra sans doute juger que ces conclusions sont hasardeuses, et très imprudentes, et marqués d'un esprit trop positiviste. Elles doivent certes être encore étayées, mais le but n'était ici que de démontrer que si l'on analysait ces éléments de la manière la plus prosaïque, en isolant ces extraits, en les considérant comme des ensembles cohérents, des solutions utiles pouvaient surgir.

7

Le pouvoir des images

J'aborderai enfin le délicat thème de l'influence. Peut-on affirmer que le volumineux dossier qui vous a été présenté a été à l'origine des extraits coraniques sur le Paradis ? Il existe à l'évidence un faisceau d'indices et de fausses coïncidences, mais aucune preuve directe et irréfutable, et il n'y en aura sans doute pas avant longtemps. L'influence a pu être directe, sur les rédacteurs du texte, ou bien indirecte, par exemple avec des poètes arabes comme intermédiaires¹³⁵. Le mode de vie luxueux des Perses a pu être connu des Arabes du Hedjaz par des témoins et des objets. Pour ce qui est des contacts entre la Perse et l'Arabie, ils sont connus depuis longtemps, étudiés en détail, autant que la place de la ville de Hira comme carrefour entre les deux espaces¹³⁶.

De même, le sujet de l'influence perse et mazdéenne sur le Coran et l'islam n'est pas un désert¹³⁷, et la thèse d'une ancienne présence dionysiaque en Arabie existe depuis Hérodote, s'appuie sur la figure du dieu arabe Dhu Shara, s'étend sur les fresques du site de Qaryat al Faw, et passe largement dans la poésie et l'iconographie arabe¹³⁸. Il n'y a aucune raison pour que le Coran soit épargné par un Dionysos traditionnellement vu comme un envahisseur, ayant à disposition le vin comme arme suprême.

¹³² Jeffery, id., p. 47.

¹³³ S. M. Goldstein, *Glass*, n°32.

¹³⁴ G. Scott, « A Study of the Lycurgus Cup », *Journal of Glass Studies*, 37/1995, p. 51-64.

¹³⁵ Cf. J. Horowitz, id., p. 67, sur le poète al Asha, et sa description d'un banquet, dans lequel des récipients sont cités.

¹³⁶ Cf. F. Altheim-R. Stiehl, *Araber und Sassaniden*, Berlin 1954 ; sur le rôle de Hira E. Yarshater, id., p. 24-5 et M. J. Kister, « Al-Hīra: Some Notes on its Relations with Arabia », *Arabica* 15, 1968, p. 143-69.

¹³⁷ E. Yarshater, id., p. 31-47 pour un catalogue exhaustif et chronologique des travaux sur l'influence perse sur le contenu du Coran ; Sh. Shaked, *From Zoroastrian Iran to Islam*, Aldershot, 1995, surtout chap.6, 'From Iran to Islam. Notes on some themes in transmission'.

¹³⁸ Cf. M. L. Carter, « Royal festival themes in Sasanian silverwork and their central Asian parallels », Coll., *Commemoration Cyrus I, Hommage Universel*, Téhéran, 1974, p. 199-200.

1 D'une image à un texte

Depuis très longtemps, des études ont menées pour déterminer quelles pouvaient être les sources, ou inspirations, des rédacteurs du Coran. Très majoritairement, l'intérêt s'est porté sur d'autres doctrines présentées sur d'autres textes : donc, de textes à textes, par ce qui sera appelé bien plus tard l'intertextualité. La méthode tend forcément à privilégier les systèmes ayant conservé par écrit leurs doctrines, soit essentiellement, les fonds judéo-chrétiens et manichéen. Cela laisse dans l'ombre tout un pan de l'influence potentielle venue d'ailleurs, soit que ces autres cultures n'aient pas laissé de textes, soit que ces textes soient en trop petit nombre ou trop peu exploités.

Mais il reste les images, dans des périodes où l'image possède un statut qui au sens strict du terme est prodigieux, et les effets qu'elle provoque sont considérables¹³⁹, comme des émerveillements. L'hypothèse proposée ici comme base de travail est justement que les informations iconographiques se reproduisent et se répandent vite, se déforment aussi, se mélangent, au même titre que celles qui sont textuelles (passant ainsi de l'intertextualité à l'intermédialité).

Rechercher dans les images l'origine de versets coraniques n'est pas une initiative nouvelle¹⁴⁰. Carra de Vaux imaginait dans l'*Encyclopédie de l'Islam* que Muhammad et ses maîtres avaient vu dans les églises syriennes des mosaïques ou des fresques, et qu'ils avaient par mégarde pris les anges présents sur les scènes paradisiaques pour des jeunes gens qui se métamorphosent en houris et serviteurs dans le Coran¹⁴¹.

A. Guillaume avait tenté l'expérience en 1963, mais il avait surtout suivi une piste mecquoise (fresques de la Ka'ba) et une autre égyptienne¹⁴².

La thèse proposée ici est qu'il faut s'écarter de l'origine chrétienne de ces images (même excentrique, même hérétique)¹⁴³, et tourner le regard vers une autre direction, la Perse, si proche et si influente, et replacer la période du transfert dans l'ultime phase de l'Antiquité¹⁴⁴. Ainsi, en se tournant vers une source inédite, le texte surclasse facilement ses concurrents textuels, juifs et chrétiens.

2 La révélation d'Abu Nuwas

La description de formes graphiques était une technique littéraire ancienne et répandue : c'est l'*ekphrasis* pour les Grecs. On en trouve les traces, depuis *le Bouclier d'Achille* puis par exemple chez Philostrate, dans sa *Galerie de Tableaux*, ou plus proche du sujet, chez Procope de Césarée, dans ses *Monuments*, et encore plus près, chez Khorikios de Gaza, quand il décrit des églises de sa patrie¹⁴⁵.

Elle a toujours eu sa séduction propre et ses publics : elle est le *wasf* en arabe, et reste un trait particulier et permanent de la littérature arabe ancienne, pilier de la *qasidah* qui est la propension à décrire les objets, paysages, situations¹⁴⁶. Dans la poésie des *Mu'allaqat*, le poème de Tarafa décrivant sa chamelle est resté célèbre. Comme le banquet était une structure sociale incontournable, y compris chez les Arabes¹⁴⁷, il a aussi été un thème de description pour les poètes, comme en témoigne Al Asha, utile parce qu'il utilise en plus des éléments présents dans le Coran, comme les femmes aux grands yeux et les serviteurs, en poursuivant sur la vaisselle¹⁴⁸.

Nous avons commencé avec un compagnon inévitable sur un tel sujet, Abu Nuwas, expert en ivresses. Il va nous aider en apportant une donnée capitale, dans le domaine des comportements et des mentalités. Il a le tort d'être tardif, mais il est représentatif de poètes antérieurs, et puis il est le plus brillant. A trois reprises dans son œuvre, il se prend à décrire les coupes à boire, et surtout leur décor perse, datant des Sassanides. Une décoration banale devient par l'effet de son imagination une scène mouvante et une chasse ou une armée deviennent des spectacles dramatiques¹⁴⁹. Il remarque ainsi que le vin atteint les épaules des guerriers gravés sur la paroi, et que l'eau qu'il ajoute fait monter le mélange au dessus de la coiffe du roi. Il n'est pas le seul poète à choisir comme thème la description de décors sassanides, et d'autres s'inspirent des motifs sur les tapis ou les draperies¹⁵⁰.

Abu Nuwas nous permet d'entrevoir l'hypothèse que les récipients, portables et prestigieux, ont circulé et ont transporté des images fécondes.

3 Une quête d'un Graal

A l'appui de cette thèse, un gros dossier d'indices peut être établi sans difficulté, mais il n'aura pas de preuve décisive avant longtemps.

Un indice capital pourrait venir, par exemple, la découverte sur le territoire de l'Arabie, d'un seul de ces récipients d'argent, qui pourrait faire admettre qu'un rédacteur du Coran a vu ces objets et leurs décors, et s'en est inspiré. Un gobelet en argent orné de Persanes accortes, quelque part entre la Mecque et Médine...

¹³⁹ Sur ce thème, vision d'ensemble par A. Cutler, *Image Making in Byzantium, Sasanian Persia and the Early Muslim World. Images and Cultures*, Farnham, 2009.

¹⁴⁰ Cf. M. Radscheit, « The iconography of the Qur'an », S.Szyska, F. Pannewick (eds.), *Crossings and Passages in Genre and Culture*, Wiesbaden, 2003, p.172-3, sur la transmission par images et sur la description d'objets matériels.

¹⁴¹ Cité par S. Wild, id. p.641.

¹⁴² A. Guillaume, « The pictorial background of the Qur'an », *The Annual of Leeds University Oriental Society* 3/1963, p. 39-53, en s'appuyant par exemple sur la décoration supposée de la Ka'ba, et proposant une origine égyptienne aux énigmatiques *gharaniq*.

¹⁴³ Sur la distance entre les conceptions chrétiennes et islamiques, si manifestes, cf. W.A. Saleh, « The etymological fallacy and quranic studies/ Muhammad, paradise and Late Antiquity », A. Neuwirth (éd.), *The Quran in Context*, Leiden, 2010, p. 649.

¹⁴⁴ S. Wild, id., notait p.642, à propos du sujet litigieux des houris et des éphèbes : « ...it is possible that a broader knowledge of Late Antiquity will help us explore other avenues where precedents for these ideas might be found ».

¹⁴⁵ R.W. Hamilton, « Two churches at Gaza, as described by Choricius of Gaza », *Palestine Exploration Quarterly* 62/1930.

¹⁴⁶ A. Motoyoshi Sumi, *Description in classical Arabic Poetry*, Leiden, 2004, qui étudie le poème de la coupe de Khosroès, p. 92-100.

¹⁴⁷ Il ne faut pas négliger non plus l'institution du banquet arabe, en parallèle, que ce soit avant ou après l'islam, en se guidant de G. J. van Gelder, « Arabic banquets : literature, lexicography and reality », *Res Orientales* 4/1992, p. 85-6.

¹⁴⁸ Al Asha, dans l'édition de R. Geyer (*Zwei Gedichte von al-Asha*), cité par Horovitz, id. p. 12.

¹⁴⁹ Extraits traduits dans M. Shakib, id., p. 62-3.

¹⁵⁰ Cf. J.J. Kračkovskij, « La coupe sassanide dans les vers du poète abbasside Abu Nuwas », *Seminarium Kondakovianum* 2/1928, p. 124-5.

Or, jusqu'à la preuve du contraire, ceux-ci sont répandus d'un bout à l'autre de l'Eurasie, mais passé l'Euphrate, rien ou presque¹⁵¹ n'a été retrouvé qui prouverait un contact entre des populations du Hedjaz, par exemple, et le vecteur de luxe qu'est cette vaisselle. Le fait est en soi explicable, en amont et en aval. En amont, il l'est parce les Sassanides n'entretenaient pas les mêmes relations avec l'Arabie et avec les autres entités à leurs frontières. Ils occupaient une partie de l'Arabie, à partir du Yémen, et il n'y avait pas de tribut à payer, ou de rois à impressionner, pas de grand commerce (en somme, une marche négligeable de l'empire...). En aval, il suffit d'évoquer le contexte encore très défavorable à la recherche et de la conservation des objets dans ces régions. Un indice ténu subsiste, mais en sens inverse : un thème arabe s'est développé timidement à la surface des bols sassanides : la figure de l'ibex arabe, aux grandes cornes courbes¹⁵².

4 Deux cas de déformations

Il existe deux cas remarquables de distortion entre le modèle sassanide du banquet et le modèle coranique, mais la déformation ne va pas à l'encontre de la thèse, bien au contraire.

Ce sont deux points de la description du banquet dans le texte qui ne correspondent pas à la réalité connue de l'institution sassanide, et à chaque fois, l'écart peut avoir été causé par une mauvaise interprétation des images, notamment sur la vaisselle, comme une illusion banale.

D'abord, dans les versets, la scène est à l'extérieur d'une ville ou d'un palais, dans une nature idéalement conçue, comme un pique-nique. Or il semblerait plutôt que les banquets véritables, depuis longtemps aient eu lieu dans des endroits plus intérieurs et urbains. Les découvertes de pièces ornées de mosaïques, de fresques et de stucs à motifs dionysiaques tendent à le prouver. De plus, la logistique du banquet impose la proximité de réserves et de personnel. Le paradis, on l'a vu, est un parc, rempli d'animaux parfois féroces...

En fait, dans l'iconographie du banquet telle qu'elle s'est fixée en Orient, la présence d'éléments végétaux, même minimale et schématique, et marquée par la vigne, fait croire que les réunions se déroulaient à l'air libre, en pleine nature. On peut en douter, parce que la présence de l'ordre végétal est depuis toujours le signe de la fertilité et de la générosité, de l'Arbre de vie des Orientaux jusqu'à la *tryphè* des Grecs¹⁵³.

Il se pourrait donc que, si les descriptions coraniques proviennent d'images, les représentations végétales aient été prises pour *argent comptant*, en tant qu'éléments du paysage, alors qu'elles ne voulaient montrer que la prospérité du royaume et la munificence du roi, par l'appel au règne végétal.

Ensuite, dans le même ordre d'idée, la question tant soulevée de la présence des femmes parfaites dans ces versets, si on la rapproche des réalités perses, laisse place à la perplexité.

Les traces écrites, du côté sassanide ne mentionnent pas les femmes, mêmes imparfaites : était-ce parce que leur présence était trop évidente ? Ou bien, serait un silence hypocrite de la part d'esprits rigoristes ? Ou simplement étaient-elles absentes en vérité, car considérées dans un milieu machiste comme des diversions au lieu d'être des divertissements ? Imaginons donc qu'elles aient été absentes en fait, mais leur omniprésence dans les décors sassanides, sur les bouteilles, a pu séduire au point de se transformer en présence féminine réelle pour les rédacteurs coraniques, et à la fin, en thème puissant de leur argumentaire.

De tels détournements au moment de la transmission des informations peuvent être dus à la découverte d'images d'une végétation luxuriante puis de femmes lascives, sans connaissance du contexte.

Là, dans les deux cas, il y a peut-être eu un malentendu, et l'imaginaire collectif a ensuite fait son œuvre.

Conclusion

Les buts de cette étude étaient assez clairs. Dans une première partie, il s'agissait de réaffirmer la part de la culture perse dans la construction du modèle paradisiaque, en réintégrant le texte dans la réalité socio-culturelle contemporaines. Dans une seconde partie, le propos visait à présenter la vaisselle présente par les objets dans les *realia* archéologiques et par les mots dans le texte coranique, puis de tenter une confrontation entre les deux. Dans une troisième partie, la question de l'influence était discutée, et le thème d'une transmission par les images et leurs descriptions était proposée, avec comme vecteur privilégié la vaisselle de métal.

Malgré cela, l'objectif profond reste d'encourager la reprise du dossier de la culture matérielle, largement abandonné¹⁵⁴ : en puisant dans le riche réservoir des données archéologiques, ce serait le moyen d'ancrer solidement l'élaboration du corpus coranique dans une phase historique précise, dans des contextes géographiques, sociaux et culturels, par la reconstitution de la vie quotidienne des gens qui ont vécu la phase d'élaboration coranique.

¹⁵¹ Une origine incertaine en Anatolie, une autre en Syrie, un regroupement à Carthage. Suite à des consultations régulières par internet, une petite lueur d'espoir m'a semblé venir des antiquaires situés dans les émirats du Golfe Persique, qui recueillent assez régulièrement des vases et des bols à décor ornemental, non figuratif, sassanides par l'aspect, mais fabriqués en bronze. Dans ces émirats, des fouilles ont mis à jour plusieurs bols en verre.

¹⁵² B. I. Marshak, id. p. 87.

¹⁵³ Cf. D. Collon, « Banquets in the art of the ancient Near East », *Res Orientales* 4/1992, p. 24 : « Frequently, vegetation is associated with the scene... This had led to the suggestion that the banquet took place in the countryside... ».

¹⁵⁴ L'opuscule de E. Hauptner, *Koranische Hinweise auf die materielle Kultur der alten Araber*, Tübingen, 1966, est très limité et a pour projet plus étroit (et naïf ?) de reconstituer la vie quotidienne des Arabes à travers le texte coranique ; D. Behrens-Abouseif, id., note p. 491 : « However, literature on material culture in the Qur'an remains particularly sparse ».